

— Il est ivre ! murmura le sous-lieutenant qui déjà s'apprêtait à chercher un autre chasseur, lorsqu'on vit accourir Rossignol.

Il avait entendu prononcer son nom ; il avait compris vaguement qu'on avait besoin de lui. Mais M. de G... ne se trompait pas, il était ivre. Il s'était fort bien battu pendant la nuit et avait même reçu un coup de lance ; mais après le café du matin, l'absinthe avait repris ses droits, et le sous-lieutenant se contenta de lui dire :

— Va dormir, ivrogne !

Puis il désigna un autre chasseur pour compléter son petit détachement.

— Ah ! vous ne voulez pas de moi ? s'écria Rossignol.

— Non, tu es ivre...

— Eh bien, murmura le chasseur, j'irai tout de même.

Il rentra dans le camp et le détachement partit.

— Mais à peine M. de G... et ses hommes, après un quart d'heure de marche, atteignaient-ils un petit bois d'oliviers, qu'un cavalier, galopant ventre à terre, les rejoignit. C'était Rossignol.

— Mais malheureux ! s'écria M. de G..., tu ne te rends pas compte de ces actes !

— Je veux me battre, répondit l'indiscipliné.

— C'est une désobéissance qui prend les proportions d'une désertion, dit encore l'officier.

— Eh bien, dit l'entêté Rossignol, vous m'enverrez au conseil de guerre et on me fusillera.

— Cet homme est fou ! exclama le sous-lieutenant avec impatience.

— C'est possible, répondit Rossignol ; mais je ne veux pas laisser mon ami le brigadier Nicolas aller seul. Il lui arriverait malheur...

— Imbécile ! dit M. de G...

— Rossignol, dit Nicolas au cavalier, tu veux donc te mettre dans un mauvais cas ?

— Cela m'est égal !

— Et si je te supplie de ne pas pousser plus loin ta désobéissance, me refuseras-tu ?

Nicolas avait un grand empire sur Rossignol ; cependant celui-ci ajouta :

— Si je ne vais pas avec vous, il t'arrivera malheur.

Nicolas haussa les épaules.

— Eh bien, dit-il, j'aime encore mieux cela que de te voir au conseil de guerre.

Rossignol hésitait encore.

M. de G..., impatienté, s'approcha du récalcitrant :

— Rossignol, lui dit-il, prends bien garde. Je te parle comme un ami et non comme un supérieur. Si tu me forces à te punir, je ne pourrai plus empêcher les conséquences de ta punition.

Rossignol s'était complètement dégrisé ; mais il était pâle et ses yeux étaient pleins de larmes.

— Vous le voulez ? dit-il.

— Oui, je le veux ! répéta l'officier.

— Vous verrez qu'il vous arrivera malheur, murmura le pauvre chasseur.

Et il tourna bride et reprit le chemin du camp, tandis que le petit détachement continuait sa route.

Nicolas avait rangé son cheval à côté de celui de l'officier.

Pendant une heure, les chasseurs galopèrent sans trouver trace de l'ennemi.

Les Hadjoutes avaient disparu, et sans doute ils s'étaient repliés, un peu avant le jour, vers les montagnes de l'Atlas dont les cimes neigeuses brillaient à l'horizon.

Déjà les montagnes vertes qui entourent Blidah apparaissaient dans le lointain, et on n'avait plus à traverser qu'une forêt de chênes-lièges.

— Je crois bien, dit M. de G... à Nicolas, que notre expédition va ressembler à une promenade militaire. Une fois hors de ce bois, nous pourrions allumer les cigares.

— Ce pauvre Rossignol se sera trompé dans ses prédictions, répondit Nicolas en souriant.

— Et il a bien fait de s'en aller, ajouta M. de G... ; le commandant R... commença à se lasser de son ivrognerie et de son caractère indiscipliné.

La petite troupe arrivait à la lisière du bois de chênes.

Tout à coup Nicolas, qui chevauchait un peu en avant, arrêta brusquement son cheval.

— Qu'est-ce ? demanda l'officier,

— Un burnous blanc.

— Où ?

— Là, derrière cette broussaille...

En même temps, un éclair brilla, un nuage de fumée s'éleva au-dessus de la broussaille et une balle passa en sifflant au-dessus du képi de Nicolas.

M. de G... réunit la petite troupe.

— Mes amis, dit-il, les Hadjoutes sont en embuscade dans le bois, il faut leur passer sur le corps ou mourir.

Les chasseurs se serrèrent autour de leur chef, et, le sabre aux dents, le pistolet au poing, ils s'élançèrent au galop vers le bois.

Vingt coups de feu les saluèrent. Un seul homme fut atteint ; mais il ne fut pas désarçonné et ne perdit pas son rang.

Les Hadjoutes étaient plus de cent.

On les vit surgir un à un de chaque broussaille, engager une fusillade acharnée.

Les chasseurs ripostèrent à coups de pistolet d'abord ; puis ils mirent le sabre à la main. L'arme blanche sera toujours l'arme de prédilection du soldat français.

Le combat fut long ; les chasseurs tombaient un à un, mais ils faisaient payer chèrement leur vie et s'ouvraient un passage sanglant à travers les Arabes.

M. de G... et Nicolas ne se quittaient pas.

Il vint un moment où des dix hommes il n'en restaient plus que quatre. Le sous-lieutenant et le brigadier étaient du nombre. Le premier était porteur du message.

Les quatre chasseurs firent un effort désespéré, poussèrent leurs chevaux sur un gros d'Arabes, les culbutèrent et parvinrent à sortir de ce cercle de fer et de feu où leurs compagnons avaient trouvé la mort.

— Il ne s'agit plus de se battre, il faut arriver à Blidah ! cria M. de G...

Il montait un excellent cheval qui prit un galop furieux.

Nicolas et les deux chasseurs le suivirent.

Les Arabes s'étaient mis à leur poursuite.

De temps en temps, une balle sifflait ; les chasseurs se retournaient sur leur selle, faisaient feu à leur tour et continuaient leur course précipitée.

Mais les Arabes gagnaient du terrain.

Un des chasseurs fut démonté. Son cheval atteint d'une balle, s'abattit sous lui. L'autre le prit en croupe.